

UNE IRRÉSISTIBLE MAGIE

« L'AVALÉE DES AVALÉS », de Réjean Ducharme

Disons-le tout de suite : nous n'avons rien lu de plus poétique, de plus imprévu, de plus irritant et à la fois de plus original depuis de longues années. *L'Avalée des avalés* (1) appartient à cette catégorie de livres devant lesquels on s'incline, conquis et maugréant, sans défense, plein d'admiration et de réticences inutiles. Ce sentiment-là, on l'éprouve, à première lecture, devant Lautréamont, Jarry et Céline. Que l'on imagine la densité de l'auteur des *Chants de Maldoror*, la cocasserie du Père Ubu, la fulgurance impitoyable du *Voyage au bout de la nuit*, le tout non seulement dans le même livre mais pratiquement à chaque page. Ces références ne seraient pourtant pas capables de rendre l'atmosphère où nous plonge Réjean Ducharme, qui est d'aujourd'hui, avec ses angoisses, sa psychanalyse, son mépris lancé contre l'expression, son abandon au verbe, comme si les facultés raisonnantes étaient de tout temps révolues.

Choquer, séduire, désarçonner, hypnotiser : voilà ce que semble vouloir ce jeune Canadien de vingt-quatre ans. Dans l'espèce de « prière d'insérer » que porte son roman, il nous dit qu'il n'est né « qu'une seule fois », à Saint-Félix-de-Valois, dans la province de Québec ; qu'à l'école il a toujours été le premier à partir ; qu'il est un mauvais commis de bureau quand il n'est pas en chômage ; qu'il connaît l'Arctique et les paysages mexicains ; que s'il avait pris le parti de se marier il aurait eu cinq mille sept cent soixante-huit enfants, car il ne connaît rien de plus beau sur terre qu'un enfant. Ces quelques lignes donnent le ton du livre.

Il va s'agir de l'histoire, tantôt repérable, tantôt aberrante, d'une petite fille, Bérénice Einberg, en proie à l'amour et aux amours, mécontente de soi, étouffée par mille fantasmes et soucieuse d'en multiplier sans cesse les effets enivrants, jusqu'à créer un univers de rêves

et de grincements où le réel rétrécit chaque jour.

La première impression qui s'impose à Bérénice, dans la vie, est celle d'être avalée par tout ce qui l'entoure : grandes personnes, ciel, fleuve, objet. Cette terreur s'accompagne d'un sentiment plus nuancé, celui de la solitude. Poésie cosmique et inquiétude nous saisissent ainsi dès les premières lignes. Le propos de Réjean Ducharme ne peut être à ce point simple ou naturel ; il lui faut nous dérouter et nous projeter en pleine cocasserie. Il nous dit donc avec assurance que le père de Bérénice étant juif, tandis que sa mère est catholique, le ménage a pris de curieux arrangements — à moins que Bérénice ne brode, ce qui est assez probable, — selon lesquels le premier enfant irait aux catholiques, le deuxième aux juifs, le troisième aux catholiques, le quatrième aux juifs, et ainsi de suite jusqu'au trente et unième. Bérénice va régulièrement à la synagogue, et son frère Christian à l'église. A neuf ans on joue : voici l'orme qui fait fonction de navire, et voici des jeux un peu plus dangereux, avec le rabbi Schneider. Le marais, lui, « c'est le plancher du ciel ». Les peupliers esquissent un bal. Nous revenons de la bouffonnerie vers le lyrisme des grands espaces.

L'entente n'est pas parfaite chez les Einberg. Le père a une maîtresse, Chat Mort, qui semble s'occuper bien mieux de Bérénice que sa propre mère. Encore faudrait-il que l'« avalée » veuille qu'on l'aime. Elle proteste : « Aimer veut dire : subir. Je ne veux pas éprouver, mais provoquer. Je ne veux pas subir. Je veux frapper. Je ne veux pas souffrir. » Elle a beau raisonner, elle s'éprend de son frère et avoue : « Quand je suis avec Christian, les araignées emplissent mes yeux comme autant de navires. » On patine, on se chatouille, on flâne, on caresse le chat, qui s'appelle Mauriac, on fait mille projets, aussitôt abandonnés. Un

voyage en Californie, en compagnie de Constance Chlore, une amie, vient mettre une certaine diversion à ces va-et-vient d'une sensibilité sautillante. Bérénice ne peut renoncer à Christian. La famille prend une résolution plus ferme : la petite jouvencelle ira vivre à New-York.

Il faut parfois, se moquer de sa propre création littéraire. C'est ce que doit se dire Réjean Ducharme. Jusqu'ici — les premières 160 pages environ de son roman, qui en comporte 280, — il a fait la part belle à la psychologie normale, avec quelques détours dans le domaine de la drôlerie un peu appuyée. Désormais son sourire se changera en rire énorme, et les souffrances de Bérénice en hystérie qui affectera jusqu'à son langage. Le vraisemblable cède la place à l'insolite. Pourquoi la jeune fille prend-elle un cours de cor anglais, puis de clavier ? Sans doute pour que, très simplement, nous nous étonnions, avec gêne. Pourquoi l'inséparable amie, Constance Chlore, devient-elle, après sa mort subite, Constance Kloir et même Constance Exsangue ? Parce que, probablement, Bérénice est à l'âge où les mots déforment les choses et empoisonnent l'esprit.

Désormais, notre héroïne se débat entre ses désirs et ses raisonnements, plus fourvoyés d'ailleurs qu'il ne faudrait. Elle s'interroge et n'arrive à aucune solution. Elle se demande si elle a du cœur, et ne peut que répondre : « J'ai plein de cœur mais pas de cœur. » Elle connaît aussi les contradictions qui ne trompent personne, surtout pas elle. Elle va se donner à un camarade, Dick Dong, pour être libre. Les paradoxes se multiplient. Elle étudie la chimie. Elle veut sa part de jeunes garçons ; elle ferait n'importe quoi pour séduire Jerry de Vignac, un bellâtre.

Cinq années de séparation n'ont pas suffi à changer les sentiments de Bérénice pour Christian. Une nouvelle mesure d'éloignement s'impose. On l'envoie en Israël, un Israël fantaisiste auquel nous sommes invités par l'auteur même, en quelque sorte, à ne pas croire. Bérénice est, dirait-on, mobilisée pour la bonne cause, la lutte contre les Arabes. Nous fonçons en pleine nuit expressionniste et burlesque. Bérénice dit : « Mlle Bovary était amoureuse des bombes et des grenades. On allait boucler une ceinture de grenades autour des reins de Mlle Bovary. Il lui restait un instant pour se faire une raison : elle devint mystique. Mlle Bovary, c'est moi. » A la fin, on songe à Scarron et à Benjamin Péret. Le saugrenu est maître, entre deux cauchemars. Bérénice a une petite amie, Gloria, dont elle fait un bouclier vivant pour se défendre au front. La mort de Gloria se mêle à des évocations que le surréalisme le plus intempérant ne désavouerait pas :

« Je me trouve au plus antarctique de la Terre Adélie. J'ai deux cent trente-neuf ans maintenant. Une cigarette à chaque coin des lèvres, je me porte comme un charme. Tout m'est blanc ici, même les insectes, les arbres eux-mêmes. Mais mes cheveux murent rouge, rouge betterave. Je suis mâle maintenant. Chacune de mes nombreuses femmes met bas, annuellement, une baleine... »

La page d'après, avec une émotion incomparable, Réjean Ducharme fait dire à Bérénice :

« Je hais. Où clouer ma haine ? A quoi fixer ma haine ? Quand je suis en folie, je sais violemment que rien ne peut être tenu responsable de ma torture, que ceci ne mérite pas plus ma vengeance que cela. Choisir m'est exclu, devient impossible. Mais il faut qu'une haine se fixe. Ma haine se branchera, comme un oiseau. Je hais, sans discernement, à la seconde, tout ce qui saisit mes sens ou mon imagination. Tout, violemment, se concrétise, est haï. J'ai haï un angle aigu avec autant de férocité que les Grecs haïssent les Turcs... »

Oui, un grand livre, sauvage, inépuisable, et qu'on n'oubliera pas.

ALAIN BOSQUET.

SOUS LE TITRE « TOUTE LA VÉRITÉ », une nouvelle collection d'histoire contemporaine verra le jour chez Plon en janvier 1967. Le rythme de publication sera d'un volume tous les trois mois, soit quatre volumes par an. Dans chaque ouvrage, dix à douze sujets d'histoire contemporaine seront traités par des auteurs différents. La collection sera placée sous la direction d'un comité de rédaction composé de MM. Robert Aron, Georges Blond, André Castelot et Jean-Raymond Tournoux.

(1) Gallimard, 286 pages, 16 F.